

◆ 実 践 報 告

Stéréotypes et rencontre interculturelle

Exemple de séquence pédagogique sur les règles de la communication en France et au Japon

Jocelyn GROISARD*

Introduction

Cet article a pour but de proposer une séquence pédagogique portant sur des aspects culturels de l'enseignement du FLE, mais pris principalement dans leur dimension linguistique. En effet, les apprenants ont tendance à associer l'enseignement de la culture étrangère à des éléments ethniques, sociaux, religieux ou artistiques, mais en oubliant la dimension linguistique de la culture. Or il est évident que, quand on apprend une langue étrangère, la manière dont les usages de cette langue sont déterminés par des codes culturels implicites partagés par ses locuteurs est d'une importance capitale et ne doit pas être dissociée de l'apprentissage de la langue elle-même. C'est pourquoi la séquence pédagogique présentée ici vise à développer simultanément la compétence culturelle et communicationnelle des apprenants en leur faisant prendre conscience de l'importance des paramètres culturels de la communication et en les aidant à élaborer des stratégies pour ajuster leur pratique en fonction de ces paramètres.

1. Public et environnement

L'enseignant de langue doit être attentif aux données culturelles non seulement en tant qu'objet de son enseignement, mais également du point de vue des pratiques éducatives. D'où la nécessité, pour toute séquence pédagogique et *a fortiori* pour une séquence portant sur des aspects culturels, de prendre en compte l'environnement éducatif des apprenants et donc de viser un public précis. Enseignant de français à l'université à Tokyo, je me référerai à mon expérience en proposant une séquence destinée à un public d'apprenants japonais, plus précisément à des étudiants d'université, donc à de jeunes adultes qui n'ont en majorité jamais eu l'occasion d'aller en France et n'ont qu'une connaissance limitée de la culture française. Comme il y a parmi les étudiants des profils différents, entre les étudiants captifs obligés de choisir une langue étrangère pour un ou deux ans et les étudiants spécialistes de langue ou de littérature française, il faut préciser que c'est à ce second public que s'adresse la séquence, dans la mesure où ces apprenants sont plus susceptibles d'aller en France et d'être confrontés aux situations de rencontre interculturelle sur lesquelles la séquence entend les faire réfléchir. La séquence peut être menée en japonais ou en français, et, dans ce cas, elle requiert des apprenants un niveau intermédiaire à avancé pour permettre une discussion structurée.

2. Objectifs et prérequis

Les activités de la séquence ont pour objectif de faire prendre conscience aux apprenants des paramètres culturels de la communication, de montrer comment il peut en naître des obstacles lorsqu'ils sont confrontés à des interlocuteurs d'une culture différente de la leur et enfin de les aider à trouver les moyens de surmonter ce type d'obstacles. La séquence ne suppose pas de connaissances préalables et le seul prérequis est un certain esprit d'ouverture et de curiosité par lequel on se rend disponible à un questionnement sur soi-même et sur l'autre. Les compétences attendues sont avant tout pratiques, à savoir la capacité de prendre en compte les repères culturels de l'autre lorsqu'on communique avec lui et la

* 都市教養学部 人文・社会系

人文科学研究科

faculté de s'adapter à l'autre d'une manière telle que la rencontre interculturelle soit non seulement possible mais agréable, fructueuse et enrichissante ; toutefois, cette compétence interculturelle ne va pas sans certains acquis théoriques sur les notions de représentation, de stéréotype ou de profil communicatif, même si ces concepts peuvent, selon le niveau des apprenants en français, rester implicites. En matière de communication, le savoir n'est pas dissociable du savoir-faire, et celui-ci à son tour implique une capacité d'ordre très général à prêter attention à l'autre et à soi-même pour effectuer les incessants ajustements que réclame la situation de rencontre interculturelle. Pour des étudiants d'université spécialistes de français, ce type de compétence revêt une grande importance car un certain nombre d'entre eux effectuent un séjour d'études en France ou dans un autre pays francophone au cours de leur parcours universitaire. Or la différence entre la culture de la France et celle du Japon, notamment en ce qui concerne les règles implicites de la communication interpersonnelle, rend très utile un travail préalable de préparation à la rencontre interculturelle.

3. Déroulement de la séquence

1^{ère} étape : « parler à la française »

Comme le but de la séquence est de donner des outils pour surmonter les différences dans les règles de l'interaction selon les cultures, la première étape vise d'une part à faire prendre conscience de ces différences et d'autre part à montrer qu'elles ne sont jamais perçues objectivement, mais toujours dans un jeu relatif de représentations tant sur l'autre que sur soi.

Le support choisi est une page « Civilisation » du manuel japonais de FLE *Tome 1 bis*, écrit en collaboration par un professeur français et un professeur japonais (François Roussel et Seiji Marukawa, *Tome 1 bis*, Daisan Shobo, Tokyo, 2012, p. 29). Cette page comporte un texte en japonais qui donne des conseils aux apprenants pour parler avec des Français. En voici la traduction :

D'abord, raisonner

Les Français sont raisonnés. Quand vous parlez avec un Français, utilisez souvent les mots « Pourquoi ? » et « Parce que... » Le truc, c'est de pousser l'autre dans ses retranchements et de se justifier à tout prix. Si jamais vous devez vous excuser auprès d'un Français, avant cela justifiez-vous d'abord.

Ensuite, raisonner

Montrez que vous aussi, vous êtes raisonneur. Si vous n'êtes pas d'accord avec votre interlocuteur, n'hésitez pas à l'interrompre et à vous accrocher à votre idée. Quand on parle à la française, ce n'est pas un signe d'agressivité. Au contraire, c'est la preuve que vous écoutez ce que dit l'autre.

Et enfin, « non »

Un conseil quand vous parlez avec un Français : quand vous n'avez pas bien compris ce que dit l'autre, ne dites pas « Oui ». On pensera que vous êtes d'accord. Si vous voulez faire une réponse plutôt vague, dites plutôt « Non ! »

Ne faites pas de réponse vague

Pour refuser la proposition de quelqu'un, au Japon on refuse de manière détournée en disant : « C'est un peu difficile. » Ne faites pas la même chose en français. En français, si vous dites « C'est un peu difficile », cela veut juste dire que c'est un peu difficile. Si vous voulez refuser, il faut dire : « Non, c'est impossible. »

Sur la même page figurent un dessin d'oiseau exotique avec une bulle contenant le mot « Non ! » et un petit dialogue en français intitulé, en japonais, « Schéma minimal d'une dispute entre Français » :

A : « Non ! »

B : « Si ! »

A : « Pourquoi ? »

B : « Parce que ! »

Même si cette page de manuel s'intitule « Civilisation », elle est entièrement consacrée aux usages conversationnels, ce qui correspond tout à fait à l'objet de la séquence proposée ici. La principale recommandation donnée par le texte aux apprenants japonais est de « parler à la française » lorsqu'ils parlent avec des Français, c'est-à-dire d'adopter les règles de discussion qui régissent la conversation en France : concrètement, les conseils donnés sont de ne pas hésiter à mettre en cause ce que dit l'autre, de l'interrompre, de soutenir à tout prix son propre point de vue, d'éviter autant que possible de s'excuser, de ne le faire qu'en se justifiant, de s'opposer à son interlocuteur et de lui exprimer refus ou désaccord de manière tranchée. Il se dégage de tous ces conseils un art de la dispute censé caractériser uniformément les Français et pouvoir se résumer dans le schéma minimal d'une discussion où les deux interlocuteurs français A et B semblent s'opposer l'un à l'autre pour le simple plaisir de s'opposer et sans parler de quoi que ce soit. Même si ce texte peut paraître caricatural, il est intéressant par sa manière de construire un stéréotype et même utile par la prise de conscience qu'il permet à la fois de l'importance des paramètres culturels dans la rencontre de l'autre et de la nécessité de prendre garde aux stéréotypes.

Il est possible de faire lire ce texte aux apprenants en traduction française si leur niveau le permet, mais peut-être est-il préférable de le garder en japonais, pour pouvoir amorcer plus rapidement la réflexion et surtout pour que les apprenants puissent mieux percevoir les connotations négatives des expressions utilisées en japonais pour décrire la manière de parler « à la française ». Le paradoxe de ce texte est en effet qu'il incite les apprenants à adopter un certain mode de communication tout en en donnant une représentation négative. Une fois le texte lu, le premier travail à faire est d'amener les apprenants à expliciter cette représentation, par exemple en provoquant une discussion collective sur le texte à partir de la question « Comment parlent les Français ? » On pourra préciser la question : « Comment les Français s'excusent-ils ? » ou « Est-ce que les Français hésitent à exprimer leur désaccord ou leur refus à l'interlocuteur ? » Très vite, les apprenants auront sans doute recours, pour décrire la manière française, à la comparaison avec la manière japonaise : par exemple, au Japon, il est mal vu de se justifier en présentant ses excuses, parce que cela signifie qu'on cherche à se décharger de la responsabilité de ce dont on s'excuse, ce qui discrédite le fait même de s'excuser ; autre exemple, lorsqu'on refuse, on ne dit presque jamais directement « non » et l'on use plutôt de périphrases comme « C'est un peu difficile » ; d'une manière générale, au Japon, la culture conversationnelle dominante est celle du consensus, c'est-à-dire que les interlocuteurs s'efforcent autant que possible d'orienter la conversation dans une direction qui leur permette d'exprimer leur accord. En France, en revanche, il est admis de se justifier quand on s'excuse dans la mesure où cela montre qu'on n'avait pas de mauvaise intention, ou de refuser une proposition de manière tranchée, ou plus généralement de formuler explicitement son désaccord avec l'interlocuteur.

Deux points sont importants à ce stade du travail. Le premier est la mise en évidence de règles conversationnelles variables selon les cultures et qui concernent ici la conception de la relation interpersonnelle, et plus précisément la valorisation du consensus ou du conflit : en France, on discute souvent pour confronter des idées et opposer des arguments, c'est-à-dire que le conflit est valorisé comme la condition féconde d'un échange d'opinions ; au Japon, la discussion, aussi âpre soit-elle, tend à prendre la forme d'un consensus apparent ou du moins d'une recherche permanente et conjointe du consensus par les interlocuteurs. Le second point est l'articulation constante entre représentation de l'autre et représentation de soi : dans le texte, tous les conseils donnés vont à rebours des codes conversationnels japonais et il y a donc une opposition permanente, parfois explicite mais le plus souvent implicite, entre la manière française et japonaise ; en faisant décrire la manière française aux apprenants, on obtiendra certainement des descriptions comparatives et c'est là un bon moyen de faire comprendre comment la

représentation de l'autre est indissociable d'une représentation de soi et donc de montrer comment l'altérité se définit par rapport à une identité et inversement.

2^{ème} étape : représentation et stéréotype

Une fois dégagée la représentation que propose le texte du parler « à la française » et une fois établie l'interdépendance entre représentation de l'altérité et autoreprésentation de sa propre identité, l'étape suivante de la séquence a pour objectif d'interroger le statut même de la représentation : en effet, s'il y a représentation, il y a aussi un certain écart avec ce qui est représenté, d'où le risque de simplifier ce qui est complexe et d'aboutir à des stéréotypes qui ne permettent pas de régler efficacement la pratique de communication.

La notion de stéréotype peut déjà être introduite à propos du texte cité ci-dessus, par exemple en faisant relever aux apprenants les expressions comme « un Français » ou « les Français » et en les questionnant sur le procédé de généralisation qu'elles impliquent : dire « un Français », c'est dire « n'importe quel Français » et donc implicitement supposer que « les Français » sont tous conformes à la représentation proposée. Et comme celle-ci est solidaire d'une représentation inverse des Japonais, cela supposerait que tous les Japonais aussi soient conformes à un seul et même modèle. Il n'est ni étonnant ni blâmable que ce procédé de généralisation intervienne dans le contexte d'un enseignement de civilisation, puisque le but est de faire connaître aux apprenants la culture partagée des locuteurs de la langue qu'ils étudient ; la nécessité de viser ce qui est partagé, donc commun, implique en elle-même une généralisation et celle-ci a donc une légitimité et une utilité certaines pour les apprenants auxquels elle donne des repères culturels indispensables à leur pratique de la langue. En ce sens, les stéréotypes ont leur vertu : selon l'étude *Stéréotypes et clichés* de R. Amossy et A. Herschberg-Pierrot, la notion de stéréotype a été d'abord proposée par le publiciste américain Walter Lippmann, qui attribuait une valeur positive aux stéréotypes en ce qu'ils permettent d'organiser en types généraux la multiplicité infinie des faits sociaux, et par là de mieux les appréhender pour agir sur eux. Il faut néanmoins être conscient de la validité limitée des stéréotypes, qui est due à l'extrême difficulté d'isoler des éléments culturels communs : dans son livre *De la langue à la culture par les mots*, R. Galisson propose de compléter la définition des mots par l'explicitation de leur CCP (Charge Culturelle Partagée) et il donne comme exemples la carotte et le muguet en complétant la définition botanique du dictionnaire par l'indication que la première est censée « faire les cuisses roses » et que le second évoque la coutume du bois de Chaville ; à titre personnel, j'ignorais totalement cette charge culturelle supposée être « partagée » et il m'a fallu un peu de recherche pour savoir que le bois de Chaville était un lieu traditionnel de cueillette du muguet en banlieue parisienne popularisé par le chanteur Pierre Destailles dans un titre à succès des années 1950.

Le problème avec les stéréotypes est que, pour évaluer leur validité, il faut déjà bien connaître la culture qu'ils prétendent représenter. Les apprenants sont donc désarmés pour juger si les représentations véhiculées par l'enseignement d'une culture étrangère sont des stéréotypes utiles ou des généralisations abusives qui ne correspondent pas ou plus à des éléments culturels réellement partagés. C'est pourquoi, pour éveiller leur conscience critique envers les représentations, le support choisi dans la deuxième étape de la séquence concerne la culture japonaise : il s'agit d'un extrait d'un ouvrage de vulgarisation sur la culture japonaise publié par un blogueur espagnol et qui connaît une diffusion importante en plusieurs langues, dont le français (Héctor García Puigcerver, *Un geek au Japon*, 12bis, 2010, p. 77). N'importe quelle page de ce livre pourrait servir à illustrer la notion de stéréotype, mais il y a un passage particulièrement intéressant qui aborde notre thème en opposant le comportement de deux groupes de personnes qui se rencontrent pour la première fois :

Les Européens

Ils se serreront la main à peine la conversation entamée. On entendra le mot « non » autant, sinon plus, que le mot « oui ». Au bout d'un moment un jeune de 25 ans appellera une personne de 40 ans par son prénom. Ils commenceront à taper sur

l'épaule de leur camarade pour appuyer l'idée qu'ils proposent. Ils parleront beaucoup et fort, et souligneront chaque argument par un mouvement des mains. Très probablement, au bout d'un moment, ils participeront tous à une conversation intéressante presque en criant, riant, etc.

Les Japonais

Lors de la première rencontre, un silence et une certaine tension les envahiront pendant quelques secondes, jusqu'à ce que l'un d'entre eux se présente en tendant sa carte aux autres. Le processus d'échange de cartes durera cinq minutes. L'important est que, après ce rituel, tous ceux qui seront présents sauront qui a le rang le plus élevé. En connaissant la position de chacun, ils sauront aussi quel type de langage employer.

Ils parleront lentement, avec de longues pauses et en s'assurant que tout le monde soit d'accord avec ce qu'ils disent. Il sera pratiquement impossible d'entendre le mot « non » dans la conversation. Ils feront toujours tout ce qui est possible pour que tout le monde soit d'accord. Si quelqu'un souhaite offrir un point de vue différent, il le fera toujours sous la forme la plus indirecte possible, sans rompre l'harmonie.

Pendant la conversation, on entendra beaucoup d'excuses, tous les deux ou trois mots environ, les personnes garderont leurs distances et feront peu de gestes avec les mains. Ils auront toujours un sourire cordial et essaieront de ne pas rire à gorge déployée. Plus tard, pour relâcher la tension, ils auront recours au saké pour lier des relations plus personnelles.

L'intérêt de ce texte, malgré son caractère évidemment caricatural, est de présenter avec netteté les différents traits du stéréotype et, comme ce stéréotype porte sur les Japonais eux-mêmes, il sera plus facile aux apprenants d'en percevoir les exagérations et généralisations abusives. On essaiera de leur faire repérer les caractéristiques formelles du stéréotype, telles que l'emploi de l'article défini dans l'opposition entre « les » Européens et « les » Japonais, le choix du futur qui suppose que le comportement des deux groupes est entièrement prévisible, la précision des indications quantitatives qui est typique de la caricature (les Japonais mettent « cinq minutes » à échanger leurs cartes de visite et s'excusent « tous les deux ou trois mots ») et enfin l'évaluation sous-jacente à la description (les Européens parviennent vite à mener « une conversation intéressante », alors que les Japonais ne savent pas se détendre sans « recours au saké »). Il est clair que les exagérations du texte visent à faire rire sans intention méchante, mais quand on parle d'une culture étrangère, le choix de la caricature est en soi discutable. Aussi l'enseignant doit-il montrer une grande délicatesse à cette étape de la séquence pour que les apprenants ne se sentent pas blessés par ce stéréotype ; il faudra procéder avec humour en les faisant rire de ce texte qui cherche à faire rire aux dépens des Japonais, par exemple en désamorçant une à une les généralisations de l'auteur : connaissez-vous des gens qui n'ont pas de carte de visite ? Connaissiez-vous des gens qui ne respectent pas la hiérarchie des niveaux de langues ? Connaissiez-vous des gens qui parlent vite ou en faisant de grands gestes ? Connaissiez-vous des gens qui gardent un visage sombre ? Connaissiez-vous des gens qui ne boivent pas d'alcool ? La réponse, bien sûr, sera toujours positive, ce qui permet d'établir le caractère abusif du stéréotype, et surtout d'en rire pour en désamorcer le caractère, sinon agressif, du moins indélicat.

La conclusion de cette étape consiste à renverser le miroir : si la représentation du code conversationnel japonais est caricaturale, il en va de même pour le premier groupe, celui des Européens. On peut d'abord interroger les apprenants sur cette catégorisation : combien y a-t-il de pays en Europe ? Pensez-vous que les habitants de tous ces pays ont les mêmes usages ? Au Japon aussi n'y a-t-il pas des différences entre les régions ? Comme les apprenants n'ont pas forcément conscience de la diversité de l'Europe, il revient à l'enseignant de la leur faire comprendre soit en établissant un parallèle avec le Japon soit en donnant des exemples de préjugés entre Européens : par exemple, le stéréotype proposé ici des Européens parlant « beaucoup et fort » et soulignant « chaque argument par un mouvement des mains »

ressemble assez à l'image que les Français se font des Espagnols et certainement pas à celle qu'ils se font des Finlandais censés être taciturnes ou des Suisses censés parler lentement. Si la représentation de la manière de parler de l'autre est si grossière, on voit le danger qu'il y a à s'y adapter : en croyant « parler à la française », on risque d'agacer son interlocuteur en lui renvoyant un stéréotype qui ne correspond pas à sa manière de converser.

3^{ème} étape : l'usage des représentations

La difficulté de toute rencontre interculturelle est qu'elle suppose une représentation de l'altérité de l'autre et, par là, une représentation de sa propre identité, mais que celles-ci risquent de n'être que des stéréotypes qui ne guident pas adéquatement la relation à l'autre. Le but de cette troisième étape est d'offrir aux apprenants des moyens pour affronter cette difficulté et arriver à un usage efficace des représentations culturelles.

Une première piste à explorer est celui du travail sur les représentations elles-mêmes. Puisque les représentations de soi et de l'autre sont non seulement utiles mais indispensables à la rencontre, il faut s'assurer d'avoir les représentations les plus précises possibles. D'où l'importance, quand on apprend une langue, d'être curieux de la culture de ceux qui la parlent et en particulier de leurs usages communicationnels. Mais pour éviter les stéréotypes trompeurs, il faut apprendre à repérer avec beaucoup de vigilance les indices de généralisation abusive ou de caricature ; au contraire, on pourra considérer avec plus de confiance les descriptions qui soulignent, au sein d'une culture communicationnelle donnée, la variété des comportements selon les contextes et les personnes. La manière de parler varie selon qu'on est en famille, entre amis ou au travail, et il ne saurait donc y avoir un seul « parler à la française » : il faut chercher à comprendre non comment les Français parlent en général, mais comment leur façon de parler change selon les contextes. Certes, il est mieux admis en France qu'au Japon d'interrompre son interlocuteur, mais il y a beaucoup de contextes où cela serait une erreur de le faire ; de même, on exprime son refus plus explicitement en français qu'en japonais, mais cela n'empêche pas que refuser une proposition est une chose délicate, si bien qu'il vaut mieux, dans certains cas, y mettre les formes. On n'a donc jamais fini d'affiner ses représentations de l'autre et c'est justement cette souplesse qui distingue les représentations, en les rendant toujours plus complexes et plus précises, du stéréotype, qui est par définition simple et fixe.

Cette conscience critique à l'égard des représentations ne règle toutefois pas la question de leur usage : si je sais que l'autre est habitué à tels usages différents des miens, quel code adopter pour notre rencontre ? La solution la plus simple est l'imitation et c'est celle que promeut le texte de *Tome I bis* cité à la première étape : le conseil donné aux apprenants est de parler « à la française » quand ils parlent à des Français, donc de les imiter. Cette solution est en apparence généreuse, puisqu'elle consiste à s'adapter à l'autre en adoptant le code auquel il est habitué au lieu de lui imposer le sien. Mais elle n'est pas sans poser problème, comme on peut essayer de le montrer par l'activité suivante : on demande aux apprenants de discuter « à la française », c'est-à-dire en se justifiant à tout prix, en s'entêtant dans son idée et en interrompant l'autre pour lui imposer son opinion ; pour servir de support à l'activité, on peut proposer des sujets de débat, en ayant soin d'opposer des sujets légers (« Qu'est-ce qui est le mieux, la pop japonaise ou la pop coréenne ? ») et des sujets graves (« Doit-on arrêter le nucléaire au Japon après l'accident de Fukushima ? »). Pour plus de spontanéité, on peut faire discuter les apprenants par groupe de deux et en japonais : l'important ici n'est pas le contenu, mais les impressions ressenties par les apprenants lorsqu'ils parlent « à la française ». Ces impressions seront certainement très diverses : des apprenants s'amuseront de pouvoir discuter de manière si vive, d'autres seront plus gênés, surtout ceux qui auront eu à travailler sur des sujets graves demandant une discussion nuancée. Le but de cette activité est de faire ressentir physiquement aux apprenants que les impressions de confort ou d'inconfort ne dépendent pas seulement du style communicatif adopté, mais aussi et surtout du sujet dont on parle, de l'intimité avec l'interlocuteur et plus généralement de la situation d'énonciation. Il en va de même dans la rencontre interculturelle : plutôt

que de forcément parler « à la française » si l'on parle à un Français, il faut être surtout attentif à sa personnalité et à la situation.

Se servir des représentations comme modèle d'imitation est périlleux car cela peut conduire à imiter ce qu'on croit être l'autre et non ce qu'il est vraiment. Mais il y a un autre usage possible des représentations : plutôt que de chercher à abolir la différence avec l'autre en imitant la représentation qu'on a de son altérité, il faut plutôt utiliser cette connaissance de la différence comme moyen d'amortir les chocs provoqués par la rencontre interculturelle. Il est évident que rencontrer l'autre ne va pas sans heurt et qu'il peut être difficile d'accepter l'autre dans toute sa différence avec les usages auxquels on est habitué. On rejoint la thématique bien connue du choc culturel ou du malentendu culturel. Or, le choc naît souvent de ce qu'on ne s'attend pas à ce que l'autre soit différent, alors qu'au contraire, dans toute rencontre, qu'elle soit ou non interculturelle, c'est la différence qui est normale. La représentation de la différence peut jouer ici un rôle très important : plutôt que d'enfermer l'autre dans un stéréotype ou de s'enfermer soi-même dans l'imitation de ce qu'on croit convenir à l'autre, la représentation de l'altérité doit servir à mieux accepter cette altérité dans la mesure où l'on s'attend à la différence de l'autre et où on la connaît déjà un peu, même s'il faut toujours adapter la représentation qu'on en a aux données particulières de la rencontre. Par exemple, si un Japonais parle à un Français qui l'interrompt sans cesse, il aura d'autant plus de facilité à accepter ce comportement s'il sait que le chevauchement est admis en France dans l'enchaînement des tours de parole. C'est pour faire comprendre cet usage préventif des représentations qu'il peut être intéressant de faire travailler les apprenants sur le « syndrome de Paris » ressenti par certains touristes japonais en visite dans la ville-lumière : tandis qu'une représentation idéalisée de Paris comme capitale de l'élégance, du savoir-vivre et du raffinement conduit à des déceptions qui peuvent engendrer des symptômes pathologiques, une représentation adéquate de l'altérité, c'est-à-dire ici de la différence entre la France et le Japon en termes de qualité du service, d'organisation des infrastructures et de standard de politesse dans les relations interpersonnelles, permettra aux apprenants de mieux accepter les expériences désagréables qu'ils auront à subir lors de leur séjour en France et de pouvoir ainsi mieux profiter des expériences agréables qu'ils seront aussi amenés à faire.

Le support prévu pour cette dernière activité est constitué d'extraits d'un documentaire disponible en ligne (http://www.dailymotion.com/video/x38o41_syndrome-de-paris_people), qui comporte plusieurs témoignages sur le syndrome de Paris, notamment celui d'un résident japonais à Paris qui en a été affecté au début de son séjour en France (8:45-11:12 sur la vidéo) et qui évoque quelques-uns des comportements vécus par les Japonais comme des agressions. Par exemple, au Japon, lorsqu'un client entre dans un café, les employés le saluent et il y a immédiatement un serveur pour venir prendre sa commande ou, s'il est trop occupé, lui demander d'attendre en s'excusant ; à Paris, il est très courant que les serveurs fassent semblant de ne pas voir un client et le laissent attendre sans motif, et les Japonais qui n'y sont pas habitués peuvent percevoir ce comportement comme humiliant ou discriminatoire ; autre exemple donné par ce témoin, celui des stations de taxi où il arrive que des gens resquillent dans la queue et s'insultent, ce qui est inimaginable au Japon et source de stress pour des Japonais habitués à une organisation des services qui évite les conflits entre clients ; ce témoin évoque enfin les symptômes qu'il a éprouvés, tels que le mal de dos, l'incapacité à marcher sans canne et le refus de sortir de chez soi ou de parler avec les autres, « et surtout pas avec des Français ». On voit bien ici comment le choc de la différence peut inverser la finalité d'un séjour à l'étranger, c'est-à-dire rencontrer l'autre, en un refus de cette même rencontre. D'où l'importance d'un usage préventif des représentations : si l'on s'attend à la différence, on sera mieux préparé à supporter ce que l'altérité peut comporter d'agressif ou de violent par rapport à ses propres repères culturels. Pour organiser la réflexion des apprenants, l'enseignant peut leur demander de formuler leurs propres représentations de Paris, leur faire expliciter le décalage entre ces représentations et la réalité, puis les interroger sur les moyens de se préparer à la rencontre interculturelle en acceptant, plus qu'en imitant, la différence des codes qui régissent la vie sociale en général et la communication interpersonnelle en particulier.

Conclusion

L'ensemble de la séquence pédagogique doit être conçu comme modulable et pouvant s'articuler sur un nombre variable de séances en fonction de la réactivité des étudiants et du développement des discussions. Le sens du cheminement proposé est d'inviter à la rencontre interculturelle de manière pragmatique et sans idéalisme : aussi ouvert et tolérant qu'on soit, il reste qu'affronter la différence peut être une chose difficile et une source de malaise ; c'est justement pourquoi il est très important d'être prêt à cette rencontre en s'attendant à cette évidence pas si évidente qu'est l'altérité de l'autre. Mais cette conscience de l'altérité doit être critique, c'est-à-dire qu'elle doit s'articuler en un jeu de représentations aussi fines et dynamiques que possible du rapport entre altérité de l'autre et identité de soi, sans tomber dans le piège d'un stéréotype rigide opposant soi et l'autre, lequel ne peut être que contreproductif par rapport à l'objectif d'une véritable rencontre interculturelle.